

8. LE CIMETIERE

Bien que près du village de Montels celui-ci est cadastré sur les Tuilleries

Un illustre personnage y repose en la personne de :

**M. Pierre Pauly, issu d'une famille
Plébéienne, est né à Montels le
12 janvier 1813.**



Ses premières années s'écoulèrent dans la maison paternelle de la même façon que les autres enfants élevés à la campagne, c'est-à-dire occupé aux travaux des champs et à la garde du bétail ; il n'y eut d'exception que pour une période de cinq ou six mois, pendant laquelle ses parents le laissèrent aller tous les jours à l'école communale primaire de M. Cadet Lagarde à La Bastide-de-Sérou. Car, dans ce temps-là, les petites communes n'étaient pas comme aujourd'hui pourvue d'instituteurs. Notons en passant que ces quelques mois d'études représentent tout le temps que M. Pauly a passé dans les écoles, avant son arrivée au régiment.

Devenu d'une utilité indispensable à la maison, ses parents cessèrent de l'envoyer à l'école et lui firent reprendre ses occupations habituelles : cela dura jusqu'en 1826 ; il avait alors treize ans. A cette époque, il eut connaissance de la situation déplorable dans laquelle se trouvait son père par suite de revers de fortune, et il résolut de quitter la maison paternelle avant la catastrophe qui devait dépouiller la famille de tout ce qu'elle possédait.

Il y avait à Castelnaudary un brave homme connu de la famille Pauly, dont le fils parcourait les campagnes environnantes, vendant de la mercerie et de la rouennerie. C'est dans cette maison que le jeune Pauly alla passer une dizaine de mois, afin d'apprendre ce petit commerce. Après cet apprentissage, il rentra au pays et travailla pour son compte jusqu'au commencement de 1830. Il avait accepté cette situation en attendant mieux, jusqu'au moment où sa nature forte et son caractère énergique auraient acquis le développement nécessaire pour lui permettre de se lancer dans une autre carrière.

Au mois d'avril 1830, sollicité par une autre personne connue de sa famille, il partit pour Azille, petite ville du département de l'Aude, où il fit son apprentissage de tailleur de pierre, beaucoup plus en harmonie avec ses goûts et ses aptitudes que ses occupations précédentes ; il resta là dix-huit mois, à la grande satisfaction de son excellent maître et à la sienne propre. Les événements politiques de 1830 le trouvèrent dans cette ville qu'il quitta pour revenir de nouveau dans son pays. Il fut employé peu après à la construction du pont de Daumazan, puis travailla au château de Balagué, près de Campagne, jusqu'au mois d'avril 1833.

Depuis un certain temps, il voyait approcher avec une certaine appréhension le moment où il allait être appelé à mettre la main dans l'urne pour satisfaire à la loi de recrutement, non point que l'état militaire lui inspirât ni crainte, ni répugnance, mais parce qu'il aimait son marteau et n'aurait pas voulu s'en séparer. Convaincu que le sort l'appellerait sous les drapeaux, il résolut de ne pas laisser arriver ce moment sans avoir vu les principales villes de France et notamment Paris. Donc, au mois d'avril 1833, ayant sur le dos un ancien havresac militaire contenant son maigre butin, un gourdin à la main, il quitta le château de Balagué et s'achemina pédestrement vers Marseille, avec un gousset absolument hors d'état de répondre aux exigences des diligences, qui formaient à cette époque les seuls moyens de locomotion en usage en France.

Arrivé à Marseille, il y travailla pendant trois mois ; puis il vint à Lyon où il travailla trois mois encore et

partit pour Paris, toujours à pied, mais débarrassé de son havresac, confié à une maison de roulage, qui s'était chargée de le lui faire parvenir à Paris. Il arriva dans la capitale, but principal de son voyage, le 29 septembre, trouva du travail en arrivant et se mit à l'ouvrage. Malheureusement, son havresac ne lui parvint jamais, son petit bagage fut perdu, circonstance qui l'obligea à faire connaissance avec les marchands fripiers du marché du Temple pour se remonter, n'ayant conservé par devers lui, en partant de Lyon, que deux chemises et deux mouchoirs qu'il portait, suivant la coutume traditionnelle, au bout de son bâton.

Il resta à Paris jusqu'à la fin de 1834. Pendant ce temps, il apprit qu'on avait tiré au sort pour lui et qu'il était soldat ; il passa au Conseil de révision à Paris et fut désigné, sur sa demande, pour faire partie d'un régiment du génie. Au mois de décembre, devant l'appel, il se mit en route, toujours à pied, pour rejoindre le 2^e régiment en garnison à Montpellier, où il arriva le 4 février 1835.

Dès ce moment, un nouvel horizon s'ouvre devant ce jeune homme qui, par une persévérance aussi digne que rare, va devenir l'artisan de sa gloire militaire. En effet, doué d'une intelligence vive, il se mit sérieusement à l'étude pour refaire son instruction ; et dès son arrivée au corps, on le vit mener de front exercices militaires, cours théoriques, escrime, etc.... Aussi, après quinze ans de laborieux efforts, lui fut-il donné de parcourir toute la série de grades précédant l'épaulette d'officier (caporal, sergent, sergent-fourrier, sergent-major et adjudant sous-officier), et d'arriver au grade de sous-lieutenant le 1^{er} mai 1848.

Il fut promu lieutenant en 2^e le 1^{er} mai 1850, lieutenant en 1^{er} le 1^{er} octobre 1851, capitaine en 2^e le 23 janvier 1854, et enfin capitaine en 1^{er} le 2 février 1859.

Le 8 avril 1854, le capitaine Pauly, appelé à faire partie de l'armée d'Orient, quitta Sidi-Bel-Abbès, ville de nouvelle création dans la province d'Oran, à la fondation de laquelle il venait de coopérer activement pendant cinq années consécutives. Il débarqua en Crimée le 14 septembre 1854, et ne revint en France que le 12 juillet 1856, au 3^e régiment du Génie, dans lequel il continua à servir jusqu'au mois de mars 1866. Il rentra dès ce moment dans la vie civile avec la pension de capitaine.

En 1870, il fut nommé, à l'élection, capitaine commandant l'artillerie de la garde nationale sédentaire d'Arras. L'impulsion qu'il donna à cette troupe le fit désigner par l'administration départementale au Gouvernement de la Défense Nationale, pour prendre le commandement supérieur des gardes nationales mobilisées du Pas-de-Calais en voie d'organisation. Il résista quelques temps aux pressantes sollicitations qui lui étaient faites, croyant la tâche qu'il allait avoir à remplir de beaucoup au-dessus de ses forces, n'y étant nullement préparé. Mais en présence de la terrible invasion qui couvrait la partie de sang français et de ruines, son ardent patriotisme imposa silence à ses scrupules. Dans l'espoir de rendre encore quelques services au pays, il accepte enfin le commandement qui lui était confié par décret du 19 novembre.

Les mobilisés du Pas-de-Calais formaient un effectif de 17.000 hommes organisés en quatre légions commandées chacune par un lieutenant-colonel. Comme nous allons le voir, c'est avec une fraction de ces troupes, c'est-à-dire une brigade de 4.200 hommes, formée avec la légion de Béthune et le bataillon d'Arras, que le général Pauly empêcha l'armée allemande d'envelopper l'armée du Nord à la bataille de Saint-Quentin, le 19 janvier 1871. Voici l'ordre qu'il reçut dans la nuit du 18 au 19 :

« Le général Pauly se portera demain matin, de très bonne heure, à Bellicourt, sur la route de Cambrai, s'y installera et tiendra ses troupes prêtes à marcher au premier signal.
Saint-Quentin, le 18 janvier 1871.

Par ordre :
Le Major général
FARRE »

Cet ordre exécuté et n'en recevant pas de nouveaux, à onze heures, il marcha au bruit du canon, ainsi que le

dit le général Faidherbe dans sa brochure sur l'armée du Nord, à la tête de sa brigade ; chassa les éclaireurs prussiens qui occupaient la route de Cambrai, et, arrivé en face des villages de Fayet et Gricourt, occupés par l'ennemi, lança ses troupes sur ce dernier qui abandonna ses positions après un combat dans lequel la brigade Pauly eut cent cinquante-cinq hommes tués ou blessés. La route de Cambrai rendue et maintenue libre, l'armée opéra sa retraite vers le nord sans être inquiétée. L'intervention de la brigade Pauly fit avorter le projet du général prussien, de faire à Saint-Quentin un nouveau Sedan. Voici au prix de quelle audace. Le lecteur nous saura gré d'ajouter cet épisode qui montre ce que peut sur la masse de soldats peu habitués au feu, l'énergie d'un seul homme.

Deux des six bataillons commandés par le général Pauly étant déjà aux prises avec l'ennemi, il en préparait un troisième pour le faire entrer en ligne à son tour. Notre ancien tailleur de pierre était lui-même à huit ou dix mètres devant le front de ce bataillon. Les obus prussiens frappaient en avant et en arrière à une certaine distance, quand tout à coup, un de ces projectiles vient s'abattre à sept ou huit pas du général et de ses hommes qui, effrayés, font demi-tour et se sauvent à toutes jambes.

Instantanément, le général lance son cheval au galop, contourne le premier fuyard ; puis, son revolver à la main, il s'écrie : « Celui qui fait un pas de plus, je le tue ; demi-tour, face à l'ennemi. ». Cette mâle apostrophe électrise les fuyards, et tout le monde se remet face en tête. Le général reprend aussitôt la place qu'il occupait d'abord devant le front. Mais à peine s'y est-il installé de nouveau, que le frou-frou d'un obus de même provenance se fait entendre.

Alors, craignant de voir se reproduire un autre mouvement en arrière, notre intrépide général se dresse debout sur les étriers et, l'épée en l'air, le bras tendu, semblable aux héros antiques, calme au milieu du danger, mais animé, il prononce ce formidable juron : « s. n. de d. !!! Est-ce pour un mauvais morceau de bronze que vous allez encore faire demi-tour ? » L'obus frappe le sol à cinq ou six pas de notre vieille barbe grise et de son bataillon. Personne ne bouge et le cri : Vive le général, sort spontanément de toutes les poitrines. N'en déplaise à la modestie de notre vaillant compatriote : c'est textuel ; rien de plus, rien de moins, pourra-t-il dire.

Le 29 janvier 1871, le général Pauly fut nommé commandant supérieur de la place d'Aire, tout en conservant la direction supérieure des mobilisés du Pas-de-Calais.

Après le licenciement des mobilisés, le Général Pauly rentra paisiblement dans ses foyers, heureux d'avoir pu donner à sa bien-aimée Patrie une nouvelle preuve de son inaltérable dévouement, ne sollicitant rien, repoussant les interventions bienveillantes qui tendaient à lui faire obtenir une juste récompense des services qu'il venait de rendre.

Voici ses campagnes :

En Afrique, du 31 octobre 1836 au 12 juillet 1838 et du 5 septembre 1848 au 8 avril 1854.

A l'armée d'Orient, du 9 avril 1854 au 12 juillet 1856.

A la bataille de l'Alma, le 20 septembre 1854.

Au siège de Sébastopol, pendant toute sa durée.

Campagne de France, armée du Nord, 1870-1871.

Bataille de Saint-Quentin, le 19 janvier 1871.

Décorations :

Chevalier de la Légion d'honneur le 9 août 1854

Médaille de Sa Majesté la reine d'Angleterre (Crimée)

Décoré de l'ordre de Medjidier le 17 mars 1856

Décoré de la médaille de la valeur militaire Sarde le 15 janvier 1857

Officier de la Légion d'honneur le 2 septembre 1864

Commandeur de la Légion d'honneur le 12 juillet 1880

Au sujet de cette dernière décoration, le Journal officiel du 13 juillet 1880 s'exprime de la manière suivante :
« Sont nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur,

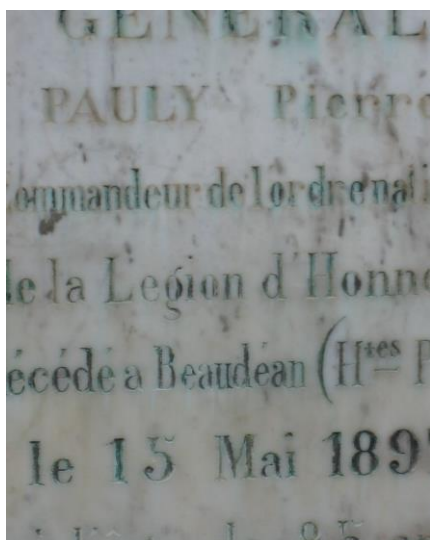
Au grade de commandeur :

Pauly Pierre, général de la brigade de l'armée auxiliaire, en 1870-1871 ; 32 ans de services,

13 campagnes ; a pris une part brillante à la bataille de Saint-Quentin, officier du 2 septembre 1864. »

M. Pauly jouit paisiblement de sa modeste retraite de capitaine, dans un des plus beaux villages des Pyrénées, à Beaudéan, près Bagnères-de-Bigorre, à l'entrée de la célèbre vallée de Campan.

Il y décèdera en 1897. Son corps sera transféré à Montels son village natal ou il repose en paix



Caveau de la famille Jean RUMEAU



Il est intéressant de voir comment s'écrivait MALCHIFROTTE

